WAGNER

— ET —

Son Rôle dans l'Histoire de la Musique.

Petit historique du chant et de l'instrumentation.
Réaction contre le Donizettisme.
La synthèse Wagnérienne, union de la musique et de la poésie.
Le génie du nord, le génie du midi.—Rossini et Meyerbeer.
Les procédés Wagnériens, la légende.
Guerre à la voix humaine.
Caractère vague de la langue des sons.
La musique descriptive.
Le Leitmotive.
Wagner et la France.
Petite leçon de géographie artistique.

—Suite—

Qu'arrive-t-il dans le système Wagner? comme il faut à l'orchestre un temps infini et je ne sais combien de modulations d'un même trait, passant d'un instrument à l'autre, pour faire comprendre tant bien que mal la situation à l'auditeur, l'action se trouve, à chaque instant, entravée, ralentie. Les répétitions que Wagner et ses disciples reprochent tant au chant, dans l'ancienne école, se reproduisent chez lui, dans les instruments. Elles ne sont pas supprimées; elles ne sont que déplacées; et je ne crois pas que nous ayons gagné énormément au change.

Je professe la plus sincère, la plus profonde estime pour M. Damrosch et pour son orchestre. Je les ai applaudis à outrance; je ne leur ai pas marchandé les éloges; ils les méritaient. Mais avez-vous remarqué ce qui se passe, et cela forcément, pendant leurs représentations au théâtre St-Charles? Presque toutes les reprises du dialogue étaient entrecoupées par quelques retournelle qui les arrêtait court.

A chaque instant, le chef d'orchestre semblait dire à l'artiste, à qui appartenait la réplique: Attendez que nous ayons achevé la ritournelle de votre partenaire qui vient de parler...." J'ai l'air de plaisanter. C'est cependant l'exacte vérité.

C'est ainsi que l'action se trouve arrêtée, le dialogue brisé, le drame tué. On a comparé le dialogue à une partie de volant dans laquelle deux joueurs armés d'une raquette se renvoient l'un à l'autre le projectile emplumé, sans qu'il touche le sol. Celui qui le laisse tomber a perdu la partie. Eh bien, dans la partie engagée d'après le système Wagner, le volant tombe presqu'à chaque coup par terre.

Qu'on me permette un exemple qui expliquera nettement ma pensée et la rendra sensible à tous les esprits.

Vous connaissez par cœur, sans doute, le duo du 4me acte des *Huguenots*, la page la plus pathétique de l'opéra, la scène, peut-être, la plus mouvementée qu'il y ait au théâtre. Vous y trouvez, dans deux grandes âmes et à l'époque la plus troublée qui fût jamais, toutes les explosions de l'amour et du patriotisme, toutes les luttes les plus ardentes entre la passion et le devoir; et tout cela est rendu de la plus admirable façon.

Essayez donc, avec le système Wagner, de reproduire cette scène avec ses mouvements et ses cris, avec ses emportements et ses découragements, avec ses élans et ses désespérances, avec tout le méli-mélo désordonné de tous les sentiments qui peuvent agiter le cœur d'un homme arrivé à ne plus savoir ce qu'il fait.

L'idée seule d'une pareille entreprise fait sourire.

Cela est tout simplement impossible.

Il est vrai que cette merveilleuse scène n'est qu'un duo. Or, tout le monde le sait—car c'est un autre travers de Wagner—il n'admet ni les solos, ni les airs, ni les duos, ni les trios, ni les quatuors, etc. Il rejette toutes ces choses qu'il appelle un "bagage de convention".

Ecoutez le parter: "Ils ne connaissent tous que le mensonge et le vide musical, déguisés sous de brillants dehors. C'est le néant paré d'oripeaux, Celui qui ferait un drame lyrique vraiment digne de ce nom, passerait pour un fou. Il le serait, en effet, s'il exposait son œuvre à la critique, au lieu de la garder pour lui seul."

Convenons en. Il y a tout à attendre d'un homme qui tient un pareil langage, qui rejette avec dédain tout ce qui s'est fait avant lui.

Raisonnons un peu. Pas de solos. Et pourquoi? Qu'est-ce que le solo, comme on dit dans le drame chanté, si ce n'est le monologue, la tirade, si l'on veut, comme on dit dans le drame parlé? Est ce que le monologue n'est pas l'essence même de la comédie ou de la tragédie? Toutes les fois que vous produisez devant le public un malheureux qui a des peines de cœur, que torture le remords, qu'animent l'amour, la haine, la colère, la jalousie, la vengeance, il faut bien qu'il s'avance devant la rampe, pour nous mettre dans le secret de ses chagrins, de ses projets. Pas un seul auteur dramatique ou lyrique n'a jusqu'ici trouvé le moyen de se passer du monologue.

Il est très vrai que ces confidences de l'acteur ou du chanteur à la salle sont une affaire de pure convention. Dans la vie réelle nous ne réfléchissons qu'en silence. Nous ne prenons la parole que quand nous avons un interlocuteur à qui nous adresser. Supprimez cependant ces confidences, si factices qu'elles soient, le drame devient impossible. Comme nous ne pouvons pénétrer les secrets de cœur et d'esprit des personnages qui sont en scène, il faut bien qu'ils viennent nous les communiquer par la parole ou par le chant.

Détail extrêmement curieux à noter, c'est à ces confidences que le public prend le plus vif intérêt, et la raison en est bien simple. C'est qu'à ces moments là, le héros, seul avec lui même, n'a plus de secrets à garder, de réserves à observer. Il met son âme et ses projets à nu devant nous. C'est même souvent dans ces monologues que nous trouvons le véritable nœud de l'intrigue. Ils méritent donc tous les soins du compositeur. C'est là qu'il lui faut déployer le plus de talent, le plus d'entente du cœur humain et des passions qui l'agitent; c'est là, enfin, qu'il doit donner le plus de puissance, et le plus de charme à l'expression des sentiments et des idées.

Il en est de même des duos. Tant qu'il y aura dans le monde deux amours heureux ou contrariés, les deux amants chercheront à se rapprocher pour se conter leurs joies ou leurs peines. Et, dans ces colloques, quoiqu'en dise, les répétitions sont beaucoup plus fréquentes dans la vie ordinaire qu'à la scène. Elles sont même si fatigantes, ces redites, et souvent si vulgaires, que le plus grand art de l'auteur et du compositeur consiste à en élaguer les superfluités, les redondances.

Supprimerez-vous également les trios? mais ne sont-ils pas, eux aussi, dans la nature? Rappelez vous ces deux vers de Lafontaine, que je citais ailleurs:

Deux coqs vivaient en paix; une poule survint,
Voilà la guerre allumée.

Le trio! c'est la grande bataille de la vie dramatique.

Quant aux grands ensembles, tels que le Final du 2e acte de *Guillaume Tell*; la Bénédiction des Poignards, des *Huguenots*; le Septuor, de *Lucie*; le Final, de *Norma*; ce sont des scènes dont il est impossible de nier la grandeur. Je ne suppose pas qu'on veuille les critiquer, uniquement parceque la voix humaine y prend une part active. Est-ce que par hasard, on voudrait la frapper d'ostracisme?

La suite à dimanche prochain.

Le Carnaval

— DE LA —

NOUVELLE-ORLEANS.

Extrait de l'Agenda de la Baronne Staffe publié à Paris:

On ne parle plus guère, en Europe, que du carnaval de Nice. Mais malgré tout leur éclat on sent trop, dans les fêtes de la jolie ville, la main de la municipalité.

Si les vieilles saturnales agonisent dans le vieux monde, elles ont leur digne suite traditionnelle outre-Océan, à la Nouvelle-Orléans, qui n'a jamais oublié ses origines françaises.

Le mardi gras y a toujours été fêté par des *crevailles* sans pareilles, depuis le jour où Herville y aborda. Seulement, depuis 1857, le carnaval a pris là et développé, d'année en année, un caractère artistique, qui en fait le divertissement le plus merveilleux du monde entier.

Six sociétés, qui comptent chacune un grand nombre de membres, célèbrent ce carnaval. Chaque société a sa calvacade particulière, d'un sujet très différent, d'une splendeur inconnue chez nous, car elle ne coûte jamais moins de 80 à 100,000 francs.

En 1896, celle de *Krewe of Proteus* a promené une satire des mœurs du beau monde. Mais les personnages avaient revêtu l'apparence de toutes les bêtes de la création. Celles-ci reproduisaient tous les plaisirs, les flirtations et les momeries des classes riches. Il n'y avait pas moins de vingt chars, tous décorés avec une richesse inouïe, tous composés avec un esprit plein d'humeur.

La mystique phalange de Comus avait choisi ce poétique sujet: *l'année*. Vingt chars, dont quatre représentaient très heureusement les quartiers de la division annuelle: printemps, été, automne, hiver. Puis les douze mois: *Avril* figuré par un œuf brisé, symbole de résurrection, près duquel se tient le lièvre, symbole de mort: la vie sortant de la ma mort. *Novembre*, sous l'emblème d'un dindon colossal encadré de chrysanthèmes, mais placé entre deux cuisiniers armés de couteles. *Décembre*, un paysage lapon, le bonhomme Hiver dans un traineau attelé de rennes, et des guirlandes de houx, et le sapin de Noël. Il ne faudrait pas oublier *la naissance de l'année*, à visage de sphinx. Que ne puis-je tout citer!

La société *Rex* avait choisi *les corps célestes* pour sujet. Que de chars ravissants, parmi les vingt de rigueur: *la Vierge, la Lyre, Vénus, le Cygne, Saturne* dans des anneaux, je voudrais tout décrire; toutefois, il faut se borner.

Comme à Nice, il y a un roi du carnaval. Mais il est choisi par les sociétés et inconnu du public... ou, du moins, on respecte son incognito. Ce roi appartient toujours aux classes riches. Il a le droit de désigner la reine, mais celle-ci ne paraît que le soir, au bal.

Ce qui est amusant et très piquant, c'est que toutes ces sociétés ont une organisation mystérieuse. Les membres se recrutent parmi les hommes élégants de race blanche, américains, étrangers et créoles. Le néophyte auquel on a fait la proposition anonyme d'entrer dans une société (et qui répond par la poste à un numéro, bureau restant), le néophyte est tenu au secret le plus absolu sur sa propre adhésion, sur ses compagnons et leurs projets.

Dès le mois de juin, chaque société s'assemble pour décider les cavalcades. Les chars sont construits dans le plus grand mystère et un membre de chaque société part pour Paris, où l'on fait exécuter les costumes dont il emporte les dessins.

Chaque société envoie ses invitations anonymes au bal, dès janvier. Ce sont des cartonnages très artistiques, portant le chiffre des mystérieuses sociétés et dont les jeunes filles et les jeunes femmes composent des collections.

Chaque membre invite une jeune fille pour les cinq premières danses. Elle ignore quel est le cavalier assez épris de ses charmes pour lui consacrer toute la première partie de la fête. Il gardera son masque et, malgré tous ses efforts, elle ne pourra le reconnaître. Elle acceptera pourtant, parce que c'est admis, le présent de valeur qu'il est autorisé à lui faire: bague, bracelet ou autre bijou.

Un de mes amis de la Nouvelle-Orléans m'a envoyé, en 1895, le cadeau offert par la *Krewe of Proteus*, une broche très originale, émaillée en bleu, portant le chiffre de la société. C'est aussi dans le plus profond secret que les bijoutiers travaillent pour les six sociétés.

Le bal s'ouvre par des tableaux vivants, exécutés par les membres masqués des sociétés et rappelant les scènes de la calvacade.

Après, on danse les cinq premières danses: les masques encore et les danseuses privilégiées.

Les masques disparaissent ensuite. Ils vont quitter leurs costumes superbes, revêtir l'habit noir et ils rentrent dans le bal par l'entrée commune, comme de simples invités, pour bien garder leur secret.

Les fêtes empruntent à ces mystères un profond attrait: On sait comme l'inconnu attire la femme, l'être humain pourrait-on dire.

Mais il y a des hommes à cheveux blancs parmi les membres des six sociétés. Et la fille danse parfois avec son père, la femme avec son mari. Comme il doit sourire en voyant ces yeux curieux s'attacher sur les siens pour essayer de les reconnaître.

Pas une fois le secret n'a été trahi, et toutes les sociétés pourraient prendre pour devise: *Magnificence et discrétion.*

Singularités Historiques.

Montaigne a dit: "Notre esprit est un outil vagabond, dangereux et téméraire; il est malaisé d'y joindre l'ordre et la mesure....

C'est un outrageux glaive à son possesseur mesme que l'esprit qui ne scait s'en armer ardemment et discrètement."

Faire l'histoire complète des singularités intellectuelles, ce serait retracer l'histoire du genre humain. Que de folies depuis l'époque historique! Bornons-nous à une courte série de traits.

C. Gracchus avait près de lui un joueur de flûte pour régler les intonations de sa voix quand il était à la tribune.

Auguste était constamment entouré de perroquets.

Honorius croyait son sort attaché à la vie d'une poule appelée Rome.

Un célèbre financier du XVIIIe siècle, Samuel Bernard, croyait de même sa vie liée à celle d'une poule noire.

Saint Siméon Stylite a passé une partie de sa vie sur une colonne.

Tycho-Brahé s'évanouissait à la vue d'un lièvre.

Catherine de Médicis ne pouvait supporter l'odeur de la rose.

Jacques Ier tremblait à la vue d'une épée.

Charles-Quint passait son temps à démonter et à remonter des pendules.

Scaliger frémissait à l'odeur du cresson.

Milton n'écrivait qu'au son de la musique.

Cujas travaillait couché par terre.

Erasme éprouvait des accès de fièvre à la vue d'un poisson.

Juste Lipse aimait les chiens avec fureur.

Bacon tombait en défaillance pendant une éclipse de lune.

Bayle avait des convulsions quand il entendait le bruit de l'eau sortant d'un robinet.

Guido Reni peignait avec une sorte de pompe; il était alors vêtu magnifiquement, et ses élèves, autour de lui rangés, le servaient en silence.

Mézeray ne travaillait qu'à la chandelle, en plein jour.

Malebranche voyait sans cesse un gigot au bout de son nez.

Le cardinal de Richelieu était constamment entouré de chats.

Pascal croyait voir un précipice à son côté.

Bourdaloue jouait un air de violon avant de monter en chaire.

Bossuet, pour appeler l'inspiration, se tenait dans une chambre froide et la tête chaudement enveloppée.

Le maréchal de Brézé s'évanouissait à la vue d'un lapin.

PENSEES.

C'est n'avoir rien que n'avoir que pour soi.
FLORIAN.

L'amour aveuglement croit tout ce qui le flatte.
RACINE.

Le passé me tourmente, et je crains l'avenir.
CORNEILLE.

Il n'appartient qu'à Dieu de savoir l'avenir:
Commençons toujours bien, et laissons le finir
SCUDÉRY.

L'ENIGME.

I

Cette fois encore, tandis qu'ils rentraient du bal, Mme de Lestrannes vit au front de son mari le pli soucieux, la petite ombre des soirs de jalousie, et leur retour, au fond du coupé, fut morne d'abord et silencieux.

Elle repassa sa soirée. Rien qui ne lui parût conforme aux plus strictes convenances ne se représentait à sa pensée. Même elle n'avait pris aucun plaisir, sa joie du monde gâtée, à la fin, par les soupçons qu'éveillaient continuellement chacune de ses toilettes, chacune de ses causeries, chacun de ses sourires ou de ses gestes; et à cause du regard de son mari, que parfois, elle avait surpris arrêté sur elle, elle s'était montrée tour à tour gauche ou maussade, à coup sûr sans grâce et sans esprit.

Ce silence de son mari, si gros de pensées blessantes, l'irrita légèrement. Elle demanda, d'une voix qui voulait rester douce et comme insouciante:

—Il y a quelque chose qui vous contrarie?

—Moi, fit M. de Lestrannes en sursautant. Du tout!

—Ah! je croyais.

Mal engagée, la lutte tombait. Mais, presque aussitôt, elle recommença:

—Vous êtes vous bien amusée? questionna M. de Lestrannes.

Elle devint attentive, laissa tomber négligemment:

—Comme d'habitude!

—C'est M. de Liges, n'est-ce pas, ce grand jeune homme qui dansait avec vous, qui a dansé plusieurs fois, si je ne me trompe....

—Peut-être! répondit-elle.

Elle avait redressé la tête, regardait son mari de côté, dans une attitude défensive, sentant venir l'attaque. En effet, M. de Lestrannes, se laissant aller sans transition à l'amertume de sa jalousie, prit, la voix presque impérieuse:

—Je vous serai obligé, ma chère amie, de danser moins souvent avec lui.

Mme de Lestrannes demeura calme:

—Ainsi, dit-elle, aujourd'hui c'est M. de Liges qui provoque votre mécontentement? Hier c'était un autre. Qui donc imaginerez-vous demain?

—Je n'imaginerai personne. Rassurez-vous. C'est M. de Liges seul qui me préoccupe.... non pour vous, je sais trop bien.... mais les langues sont redoutables....

Mme de Lestrannes jeta sur son mari un regard de commisération.

—Savez-vous bien, dit-elle enfin, qu'avec une autre femme que moi de pareils soupçons risqueraient d'être bien maladroits et bien dangereux.

—Et en quoi?

Elle haussa l'épaule, froissa son éventail d'un petit mouvement d'impatience:

—Tenez! dit-elle, laissons cela; vous me feriez dire des choses que je ne veux pas.

II

Mme de Lestrannes se retrouva seule, exaspérée. Non, sans doute, elle n'avait pas voulu dire cela, mais elle l'avait pensé; elle n'avait pu se défendre de songer que son mari, à force d'injustice, par cette obstination tenace à toujours ramener l'esprit de sa femme vers la possibilité du mal, finissait par la faire vivre avec la tentation.

Plus pour elle, maintenant, de plaisir simple et naïf. Plus de musique entraînante, plus de valse berçant dans de l'oubli et dans du rêve; rien que l'amour, partout, perpétuel danger, gouffre toujours entr'ouvert.

Déjà, précisément, ne subissait-elle pas une obsession? Elle cherchait de Liges dans son souvenir, s'obstinait malgré soi à retrouver son image qui demeurait fuyante. Était-il beau? Était-il laid? En réalité, elle n'avait jamais remarqué la beauté ou la laideur d'un homme, et même sur le compte de M. de Lestrannes elle eût été embarrassée d'exprimer un jugement. Elle les voyait tous plus ou moins intelligents, plus ou moins bien élevés, meilleurs ou pires danseurs; c'était tout.

D'ailleurs, question plus grave, quelle conduite tiendrait-elle désormais? Refuserait-elle de danser avec de Liges? Ce n'était guère possible. Et lorsqu'elle danserait avec lui, pourtant, il ne serait plus un danseur quelconque—quelconque, non: un souvenir lui revenait tout à coup: il valsait fort bien—il serait de Liges, et, entre eux, persisterait insupportable, gênante, la pensée de la jalousie de son mari, la pensée du soupçon qui planait sur eux.

De Liges, ainsi, se dégageait de la foule, s'imposait à l'esprit de la jeune femme, prenait en son apparence mal ressouvenue une silhouette de héros de roman.

Lorsque Mme de Lestrannes rencontra de nouveau de Liges, dans une soirée qui suivit, elle dut se le faire désigner et ne le reconnut tout à fait que lorsqu'il fut venu la saluer.

Il était très beau; elle en demeura surprise, et la petite gêne qu'elle avait redoutée la gagna d'autant plus que les regards du jeune homme laissaient voir une admiration. Pour la rompre, il lui fallait feindre une liberté d'esprit, une gaieté qu'elle n'osa point tout d'abord.

Mais cette gêne s'aggravait. De Liges demeurait songeur devant les yeux du mystère de la jeune femme où l'importune pensée, malgré elle, flottait, inquiétante comme une énigme furtive. Alors, une petite révolte, dont elle avait été tentée déjà, la souleva contre M. de Lestrannes. Ne se moquait-il pas, en vérité, et ne méritait-il pas, à cause de ses injurieux soupçons, qu'elle se plût, au contraire, à les aviver? Un besoin de défi l'incita à danser avec de Liges, à traverser à son bras les salons pour se rendre au buffet. Elle en serait quitte, le soir, pour une scène où l'on en finirait du moins, où elle dirait une bonne fois tout ce qu'elle avait sur le cœur depuis si longtemps.

M. de Lestrannes ne manqua point de commettre cette faute. La jeune femme, cependant, dédaigna de répondre. Mais son instinct de révolte en fut avivé et, dans les occasions nouvelles qui s'offrirent, elle accueillit avec une grâce non dissimulée les empressements du jeune homme; elle fit plus, elle l'invita à venir la voir.

Bientôt, la pensée de M. de Lestrannes s'effaça. Sous le plaisir malicieux d'irriter son mari, se glissait un plaisir autre, plus personnel et plus doux. Ses causeries avec de Liges lui révélaient une douceur dont elle était presque reconnaissante à son mari qui la lui avait procurée; et elle-même se surprenait pensive, à voir de jour en jour, dans les yeux de de Liges, où parfois un moment passait un rêve furtif, une admiration se changer en un sentiment plus tendre et s'élever jusqu'à l'amour.

Une inquiétude alors commença. Elle ne l'aimait pas, elle ne pouvait l'aimer; mais du moins, par lui, elle pressentait l'amour, un lien se faisait, des impressions présentes, avec des songeries lointaines, confuses et vagues; et de cela se dégageait un charme exquis qu'elle eût voulu voir se prolonger toujours.

De Liges, cependant, avec son regard enveloppant et profond commençait de la troubler. Elle eut de petits frissons au berceument de sa parole. Et, un jour, enfin, ce qu'elle redoutait arriva. De Liges lui découvrit ses sentiments. Elle réprimanda, sans colère, avec une petite tristesse:

—Mon ami, pria-t-elle, ne gâtez pas l'affection que j'ai pour vous. Qu'il ne soit jamais question d'amour entre nous, mais d'amitié.

De Liges, respectueux, se soumit à son désir. Mais, en même temps qu'elle lui en sut gré, les sentiments qu'elle-même n'avait point voulu s'avouer encore la pénétrèrent plus profondément. Elle avait coulé sur une pente insensible. Et après s'être plue obscurément à être aimée, elle commençait d'aimer à son tour.

Elle n'en laissait rien paraître; et lorsqu'elle se retrouvait loin de lui seulement, elle se recueillait dans son souvenir. L'amour soigneusement fermé dans le secret de son cœur, elle le retrouvait avec un sourire ami, chaque soir, comme on retrouve un livre de chevet. Et elle le prenait, le feuilletait, repassant dans son esprit les paroles et les attitudes de de Liges et son imagination, de même qu'elle eût franchi la page où le chapitre s'arrête, allait au-delà, volait dans du rêve.

N'avait-elle point le droit d'aimer ainsi, sans qu'il le sût, sans qu'il dût le savoir jamais? La certitude même de sa vertu la rassérénait à la fois et épandait sur son amour sans angoisse un voile de mystère et de mélancolie dont le charme en était accru. Sa pensée alors s'enhardit, rêva plus avant. Certes, jamais elle ne franchirait son devoir; mais elle ne pouvait s'empêcher d'imaginer qu'une nouvelle sottise de son mari la jetât quelque jour par delà. Ne serait-elle point excusable si cela arrivait?

Assurément, elle ne le voulait pas, ne le désirait pas; mais pourtant!

III

De Liges et Mme de Lestrannes ne riaient plus maintenant, leur gaieté s'était envolée, comme en présence d'une chose grave. Et, dans le monde, ils se parlaient peu, dansaient moins, pensifs et mélancoliques.

M. de Lestrannes alors commença de sourire. Ses craintes s'envolaient. En homme posé, pratique, qui sait la fragilité de la femme, il s'applaudissait de sa surveillance, de la fermeté qu'il avait montrée. La jeunesse et l'inexpérience de sa femme avaient besoin d'un guide; elle avait compris que ce guide devait être son mari.

Plus la lutte intime s'aggravait chez Mme de Lastrannes, plus elle avait la surprise de lire dans ses yeux une joie singulière. Elle le regardait comme elle eût regardé l'immensité, l'abîme; et à mesure que cette naïveté de l'homme la désarmait, laissant sa révolte sans aliment, elle commençait de comprendre que cette nouvelle sottise de son mari, qu'elle avait un moment redoutée, à laquelle ensuite elle avait songé vaguement, elle avait fini par l'attendre, l'espérer, la désirer et que peut-être, à présent, elle la regrettait.

De Liges, maintenant, s'effaçait, découragé; il l'adorait lointaine et inaccessible, élevée sur un piédestal d'où jamais elle ne redescendrait.

Des mois coulèrent. M. de Lestrannes, bientôt, puis de Liges oublièrent. Et tandis que tous deux, l'un confiant dans sa propre habileté, l'autre admirant la vertu de la jeune femme, parfois s'étonnaient de l'énigme de ses yeux, elle passait ironique et voilée de mystère, gardant la nostalgie d'un pays de rêve, qu'elle avait habité pendant des soirs.

DES ARBRES.

J'ai rimé bien des rimes,
Qui peu valaient, en vrai;
J'ai composé bien des crimes
Dignes d'être mal notés;

J'ai fait de longs poèmes,
Insomnes, Dieu merci,
Dans lesquels les blasphèmes
Chantaient assez mal aussi;

J'ai même avec ma plume,
Dévoré à enlasser sans,
Rien qu'un gros volume
D'insipides romans;

Même encore, à cette heure,
Ainsi qu'on peut le voir,
Ma plume inférieure
Croit rimer par devoir.

N'ai je point dans ma vie
Trop longtemps, finissant
Et peu digne d'envie,
O Seigneur, tout puissant!

Été coupable
De faux et de travers,
Qu'on nomme un journaliste
Et qui vaut à l'envers!

Hélas! c'est dire en somme,
Comme tu le savais,
Que je suis un vieil homme
Criminel et mauvais,

Et que je vais, ô Maître,
Bien que me repentant,
Mais pas assez peut-être,
Mourir impénitent.

C'est là ma destinée
Sans doute, et nul ne peut,
Quand l'âme est condamnée,
Faire le moindre peu.

Et cependant, ô Maître,
O grand Maître éternel,
Si je dois reconnaître
Que je l'ai criminel;

Si j'ai commis des rimes,
Deux vers faux ou mal faits,
De vaines rimes, des crimes
Et d'autres laids forfaits.

—Des forfaits que la corde
Seule peut expier
Et que n'aider corde
Ne peut justifier,—

J'ai planté sur la terre,
Avant d'aller ailleurs
Sous ce mystère
Des jours un peu meilleurs,

Des généreuses âmes,
Aimant sans repentir,
Des glorieuses femmes
Qui n'osent point mentir,

Des petites et grandes bonnes
Des méchants et des bons,
De tous tant que nous sommes,
Chrétiens ou vagabonds;

J'ai planté *dans* la terre,
—Pour parler un peu moins—
Jardinier solitaire,
Étant jeune, étant vieux;

Mais étant honnête homme
Au moins de ce côté,
Et vrai poète comme
Peu d'autres l'ont été,

Des arbres dans ma vie,
Et des arbres à fruits,
Dont ma bouche ravie
A déjà l'usufruit,

Et dont, sorte mal d'entrée
Ayant des dents, les tiens,
Les miens, les miens, les mêmes,
Tous vivants et chrétiens,

Pourront goûter sans crime,
Et sans être forcés
De rimer une rime
En vers entrelacés.

Comme moi, misérable
Vieux, qui le mois dernier
Plantais l'arbre admirable
Qu'on nomme *pacanier*.

Car moi je plante encore
Autour de ma maison,
Pour que ça la décore,
Des arbres de raison,

Même de fantaisie,
Comme j'ai aimé,
Avant la poésie
Des avrils parfumés.

Et ma maison antique,
Qui ne vaut pas cinq sous
En valeur authentique,
Est admirable sous

La couronne ombreuse
Des arbres généreux,
Et paraît soucieuse
Au printemps amoureux.

Car l'arbre est un poème
Un grand et gracieux;
Qui le plante et qui l'aime,
Ira tout droit aux cieux.

Tout au moins je l'espère,
Mes très-vieux malfaiteurs,
Mais qui croit au Dieu Père,
Clément et consolateur.

Au Dieu de tous les hommes,
Qui voit tout, connaît tout
Et sait bien qui nous sommes!
Pour de chaque surtout.

J. G.

Anecdotes.

Une vieille coquette, insupportable par ses prétentions à la jeunesse, demanda, un jour à M. Bièvre, dans une société, combien il lui donnait d'années: "Ma foi, lui répondit il, vous en avez assez sans que je vous en donne d'autres."

Une dame de Rome, parlant de son âge en présence de Cléôves, soutenait qu'elle n'avait que quarante ans. "J'aurais tort de ne pas croire, dit Cléôves, car il y a plus de dix ans que vous répétez la même chose."

portait des pièces entières de soierie chez lui, ce qui était le point essentiel de l'affaire, la preuve qu'il volait, et volait depuis longtemps?

Le juge sourit dédaigneusement.

—Ne reprochez rien à ces deux créatures: aucune d'elles n'a avoué un mot de cela ni à moi ni à personne. Je l'ai deviné, tout bonnement, parce que c'est le moyen classique des filous quand ils essaient de se faire sauver par leur famille; et votre émoi me prouve que je ne me suis pas trompé. Et ce n'est que lorsque votre sœur vous a eu promis de sacrifier, pour vous, sa petite fortune personnelle, que vous vous êtes couché. Et je ne serais pas étonné qu'avec votre parfait égoïsme, vous ayez mieux dormi que Mme et Mlle Leval.... Un point, cependant, vous inquiétait encore....

Le juge montra les divers coupons de soierie découverts dans l'atelier de Jacques Albarède et qui étaient placés sur une petite table derrière lui.

—Ceci était dans votre armoire .... Vous ne le niez plus.

—Puisque vous ne voulez pas me croire!

—Vous ne redoutiez qu'à demi une perquisition... Si elle avait lieu, pourtant!.... Mieux valait prendre vos précautions; et, vers le matin, vous avez dû vous éveiller.... Votre mère et votre sœur dormaient enfin, brisées d'émotion.... Après vous être assuré que personne ne vous observait, vous êtes allé prendre dans le tablier de Mlle Leval la clef de l'atelier de M. Jacques Albarède... Et vous allez avouer, et je veux que cet aveu soit bien catégorique de votre part, que c'est vous, vous seul qui êtes allé cacher ces soieries dans l'atelier.... Après quoi, effrayé par un bruit quelconque, peut-être parce que ces dames s'éveillaient, vous avez jeté la clef dans les water-closets, où je suis persuadé que nous la retrouverons. Est-ce bien cela?

Regardant le tapis, se tassant sur sa chaise, le misérable grinçait des dents, sentant le cercle se resserrer, les preuves s'amonceler.

Et, par côté, il examinait sa mère et sa sœur et comprenait que tout était fini entre elles et lui, que, sans doute, auraient-elles toujours pour lui de la pitié, mais qu'il s'était lui même à jamais exilé de leur cœur. Ces deux créatures d'honneur et de bonté ne pouvaient rien conserver de commun avec un être tel que lui, tout de bassesse et de basse débauche.

Et si elles allaient suivre le conseil du juge? Si Suzanne revenait sur sa promesse de payer pour lui? Si M. Desbrosses ne retirait pas sa plainte?... C'était sa jeunesse enfermée.. Oh! Pas cela!

—Mais savez-vous bien, prononça avec une extrême sévérité le juge d'instruction, que si vous n'avouez rien, que si vous vous entêtez plus longtemps dans votre système de dénégations, de gouailleries, je vais être forcé de maintenir votre sœur en état d'arrestation, que le fait qu'elle seule avait la clef de cet atelier laisse peser des soupçons sur elle?....

C'était bien là, justement, ce sur quoi comptait le misérable! C'était ce qui obligeait Suzanne à ne pas l'abandonner.

Et hypocritement, sournoisement, il dit:

—Je vous ai déjà déclaré que j'ignorais comment ces marchandises ont pu....

—Misérable! Misérable!....

Ce sur quoi il n'avait pas compté, c'était sur cette violente apostrophe de sa mère, sur l'indignation que sa conduite lâche, tortueuse, provoquait chez la malheureuse femme, y étouffant presque le sentiment maternel.

Durant toute cette horrible scène, vingt fois elle avait cru qu'elle allait défaillir; par moments, il lui semblait que son cœur se vidait; puis, une minute ou deux, elle n'entendait plus rien.

Et elle se répétait:

—Je suis sa mère.... Je suis sa mère....

Ou bien:

—J'ai ma part de responsabilité.... Je l'ai mal élevé.... Oh! que M. Albarède avait raison!... La faiblesse des mères fait le malheur des enfants....

Et, pourtant, à côté de cette faiblesse n'y avait-il pas eu ses conseils si droits, si parfaitement délicats?

Comment avait-il pu se détourner ainsi de l'honneur, lui pour l'honneur de qui elle avait sacrifié jadis sa fortune, lui en qui elle avait cru mettre toute son âme de pureté et de dévouement?

Enfin, que les autres le condamnassent, même Suzanne, s'il était coupable; mais elle!.... Elle, sa mère!.....

Et, d'autre part, une autre voix s'élevait en elle, c'est qu'elle n'était pas seulement la mère de ce malheureux.

La moitié de son cœur appartenait à celle que Dieu lui avait donnée si elle ne l'avait pas portée dans ses entrailles, à cette exquise créature dont l'amour avait si généreusement redoublé depuis que le malheur les frappait, à cette délicieuse et noble jeune fille qui était toujours prête, Mme Leval n'en doutait pas, à sacrifier simplement tout ce qu'elle possédait pour sauver ce frère, aussi simplement que s'il y avait eu entre eux de véritables liens du sang.

Et voilà que son fils, dont la culpabilité éclatait sans conteste, même pour elle, se refusait à avouer, à prononcer les quelques mots qui allaient écarter de la tête de Suzanne les soupçons qui planaient si injustement sur elle!

Oh! cela, c'était trop injuste!

Et, soulevée par l'indignité de son fils et par la magnanimité de Suzanne, qui ne prononçait pas un mot pour se disculper, Mme Leval intervenait enfin.

—Misérable!.... misérable!... Tu avoueras!

—Mais..... maman..... maman....

—Allons! Parle....

—Je n'ai pas autre chose à....

—Parle!.... ou je parlerai!... Et d'abord, à genoux devant elle, devant cette sainte que tu laisserais presque soupçonner!

Elle le prenait par l'épaule, et, avec tout ce qui lui restait d'énergie, le précipitait aux pieds de Suzanne.

Et, la voix rauque:

—Écrivez!.... écrivez, monsieur!.... J'ignore ce qui est ou ce qui n'est pas mal dans la conduite de mon fils! Mais c'est abominable de mêler ma fille à ce que ce malheureux a fait. Les marchandises dont il est question se trouvaient encore, la veille du jour où on l'a arrêté, dans l'armoire de mon fils, j'en suis bien certaine, puisque nous l'attendions pour qu'il nous mène au théâtre et que j'avais pris, dans cette armoire, sa chemise, son mouchoir, sa cravate, ses gants.... Et il ne nous serait jamais venu à l'idée, à ma fille et à moi, de chercher à cacher ces marchandises; car nous étions bien persuadées que c'était de la façon la plus régulière que mon fils les avait chez nous.... Elles étaient dans l'armoire, cette nuit-là, lorsque mon fils est rentré.... Nous nous sommes entretenues avec lui, ma fille et moi; après quoi, nous nous sommes tous couchés.... Ma fille a dormi, malgré son inquiétude; elle est jeune.... Moi, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit; et je garantis que ma fille n'a pas bougé.... Pourquoi aurait-elle bougé, d'ailleurs? En quoi ces marchandises l'intéressaient-elles? Il n'y a donc que toi....

Sa main s'alourdissait sur l'épaule de son fils.

—Avoue donc que c'est toi.... toi seul!.... Comment peux-tu laisser soupçonner plus longtemps cette innocente?

Il était livide, tout tremblant, et donnait l'impression d'une bête acculée qui n'a plus qu'à recevoir le coup de grâce.

Et cependant, malgré tant de preuves, malgré ce témoignage de sa mère, il ne pouvait se décider à avouer.

M. Bertillac trancha brusquement la question.

—Écrivez que l'attitude du prévenu équivaut à un aveu!—Ernest Leval, vous êtes un des plus sinistres gredins qui aient jamais passé dans ce cabinet! Car, si l'on peut conserver encore quelque indulgence pour un jeune homme qui s'est laissé égarer par de mauvais amis, par de déplorables fréquentations féminines, je ne sais rien de plus vil, de plus bas que ces mensonges ou simplement ces réticences qui pourraient détourner en partie, sur une innocente, l'accusation qui ne doit peser que sur vous!—Vous êtes libre, mademoiselle!

Son visage s'adoucissait.

—Certaines présomptions s'élevaient contre vous, non pas d'avoir profité en quoi que ce soit des vols commis par votre frère, mais d'avoir essayé de le sauver en cachant ces pièces de soierie dans un atelier dont vous seule aviez la clef. Il y aurait eu là, de votre part, un acte évidemment blâmable, mais compréhensible, et pour lequel le tribunal eût, sans doute, montré beaucoup d'indulgence. Mais vous n'êtes même pas coupable de cela.... N'est-ce pas, mademoiselle?

—Oh! monsieur, dit Suzanne en levant la main, je le jure devant Dieu!

—Et je vous crois sincèrement; car j'ai fini par lire clair au milieu de tout ceci. Je lis même ce qui se passe, en ce moment dans ce qui vous sert d'âme, Ernest Leval!....

Le gredin s'était relevé, se retassait sur sa chaise, en fixant un regard plein de jalousie et d'angoisse sur Suzanne. Il tressaillit à l'apostrophe du juge.

—Oui, continuait celui-ci, vous êtes furieux que la parfaite innocence de votre sœur soit reconnue; et vous vous demandez si, après la preuve si bien établie de votre indélicatesse à son égard, elle aura encore la générosité de rembourser les vols commis par vous. C'est affaire entre sa conscience et elle; mais, pour ma part, je ne crains pas de lui conseiller de vous abandonner; car il n'y a jamais rien à attendre des drôles qui, comme vous, n'ont pas de cœur!—Mademoiselle, dès que les formalités nécessaires auront été accomplies, vous quitterez le Palais. Quant à vous, Ernest Leval, vous allez être conduit à Mazas....

Tandis que le juge donnait de si pratiques conseils à Suzanne, le visage de M. Desbrosses avait pâli presque autant que celui de l'inculpé.

Ah ça! est-ce que cela allait s'évanouir en fumée, cette promesse de lui rendre son argent.

Et il dit avec solenn